



HAL
open science

Partager les fragments : les expérimentations architecturales et sociales de la Place

Sylvain Brunier

► **To cite this version:**

Sylvain Brunier. Partager les fragments : les expérimentations architecturales et sociales de la Place. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2010, Espaces témoins, 13, pp.194 - 199. hal-03163190

HAL Id: hal-03163190

<https://sciencespo.hal.science/hal-03163190>

Submitted on 16 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Partager les fragments : les expérimentations architecturales et sociales de la Place

Figure 1 (ouverture)

Le projet Mobile box est issu d'une expérimentation de Projet de Fin d'Etude orienté sur l'habitat économique et le détournement de containers maritimes. Initié au Grands Ateliers de l'Isle d'Abeau, ce module prend place sur un terrain vacant de la ville de Grenoble dans le cadre de la Biennale de l'Habitat durable 2008. Il est alors une base de vie pour des étudiants de l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble s'interrogeant sur la place du déchet dans la ville au sein de la manifestation Recyclage et Urbanité. Cet événement a pour objet de vivre un chantier d'un an en expérimentant le détournement de ces déchets et leurs utilisations possibles en architecture. Dans la continuité de ce questionnement indissociablement social, économique et environnemental, l'association *esca* se constitue en octobre 2008, afin de poursuivre ces expériences plaçant le chantier au centre du processus créatif et mettant en œuvre des matériaux détournés (1).

En parallèle, le Passage, Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale itinérant, affilié au Relais Ozanam, profite du contexte favorable, suite aux actions de l'association des Enfants de Don Quichotte en 2006, pour participer à une réflexion collective sur le travail social. En rupture avec une logique de réinsertion trop brutale, le projet d'un lieu ouvert à l'année se développe à cette occasion afin de remplacer le centre d'accueil hivernal. Ce centre de stabilisation, bientôt appelé la Place, s'ancre sur une friche industrielle mise à disposition par la municipalité, et sur laquelle se trouve déjà la Mobile Box. Ce partage de circonstances du même terrain vague favorise dès lors la projection des intérêts convergents des différents groupes en présence (architectes, éducateurs, hébergés), pour faire émerger une double expérimentation, sociale et architecturale, qui interroge le rôle même de la construction pour les sans abris.

Projections convergentes sur un terrain vague

La naissance de la Place intervient en octobre 2008, au moment où les premiers modules d'habitation sont installés par le Relais Ozanam sur une plate-forme poussiéreuse de gravats, au cœur d'un quartier sans identité. Aux treize cabines de chantier, constituant une solution de facilité généralisée dans les centres d'hébergement bien qu'elles posent des problèmes évidents d'appropriation, s'ajoutent cinq pavillons d'exposition issus de la Biennale de l'Habitat durable. Conçus comme vitrines des nouvelles technologies environnementales, leur utilisation se révèle particulièrement catastrophique pour la sécurité des hébergés, leur santé ainsi que pour les coûts d'utilisation. Pour éviter le recours à ce type de logements précaires, le Relais Ozanam s'était tourné vers une agence d'architectes. La conception d'un projet d'habitat nomade répondait de manière innovante à ses besoins mais il n'avait finalement pas été financé, se heurtant à des coûts trop importants par rapport aux sommes allouées à l'accueil des sans-abris (2).

La rencontre entre le Relais Ozanam et *esca* ne s'inscrit pas d'emblée dans la suite de cette recherche puisqu'elle procède d'abord de l'aléatoire attribution des friches urbaines à ces deux associations par la municipalité. Tirant parti de l'ambivalence du *terrain vague* (Levesque, 1999, p. 49), indéterminé et localisé, elles trouvent là un espace de liberté dans lequel les normes constructives et sociales sont temporairement distendues (3). D'un côté, le centre de stabilisation développe la logique de l'accompagnement avec la volonté forte d'ouvrir la Place sur l'extérieur, au sens spatial et social. Il pose comme principe l'accueil sans condition et privilégie la socialisation progressive. D'un autre côté, la réflexion architecturale menée au sein d'*esca* fait de l'ouverture du chantier une partie intégrante de la conception et de la réalisation de ces projets. De ce fait, la

possibilité d'une collaboration émerge rapidement : les architectes peuvent poursuivre leurs travaux d'expérimentation sur le terrain en intégrant le besoin d'un espace commun pour l'ensemble des occupants du lieu et ils s'ouvrent à la participation des hébergés qui souhaiteraient s'impliquer. Cette alliance de circonstances laisse place à une production de normes locales spécifiquement adaptées aux positions et désirs des co-usagers du terrain. **Figure 2 (horizontal)**

Le projet Mobile Box prend alors son essor sur une base différente du projet architectural initial du Relais Ozanam, en ne se confrontant pas aux mêmes enjeux et aux mêmes contraintes d'échelle, de normes, de temps, de financement et d'inertie administrative. Les principes constructifs de la Mobile Box répondent aux exigences de mobilité et de moindre coût, mais reposent sur un certain nombre d'innovations techniques qu'il s'agit de mettre à l'épreuve. L'assemblage de deux containers crée des difficultés, notamment pour l'isolation et la charpente. Le travail de construction impose alors de penser l'ensemble des liaisons démontables *via* un système de pièces ajustables à chaque mise en place du module. L'isolation des containers est travaillée de façon indépendante pour que chacun puisse se séparer de l'autre, tout en évitant les ponts thermiques. La toiture, protégeant le container des éléments extérieurs, est conçue pour être rapidement démontée via le système Twist/Lock emprunté à la culture technique maritime. Pour autant, le projet ne vise pas seulement à éprouver la validité de ces procédés, mais aussi à développer un chantier singulier reposant sur l'utilisation de matériaux de réemploi et la participation des personnes en errance, pour tendre vers l'élaboration d'une culture constructive commune.

Expérimenter une architecture vernaculaire urbaine contemporaine

Peut-on parler d'une architecture vernaculaire pour désigner ces pratiques expérimentales ? La démarche instaurée à La Place propose d'une part de tester *in situ* la qualité des espaces et des ambiances générés par ces assemblages hétérogènes, en prêtant une attention particulière aux images renvoyées. Et d'autre part, elle revisite le moment du chantier à l'aide de méthodes nécessairement hybrides pour redéfinir les missions de la maîtrise d'œuvre.

Ces recherches s'inscrivent dans une volonté de pérennisation de la démarche du réemploi en développant une logistique (stockage, inventaire, transformation...) et en s'inscrivant dans un réseau de fournisseurs pour profiter d'un approvisionnement diversifié. L'application de cette démarche implique de se laisser une marge d'improvisation en fonction des matériaux récupérés. Les formes élaborées s'orientent en conséquence vers une construction non finie, une architecture en strates facilitée par l'emploi de matériaux sans valeur marchande. Il en résulte une spontanéité qui n'est pas bridée par des considérations financières et donne le droit à l'erreur. En un sens, le neuf n'existe plus. L'architecture de réemploi expérimentée sur La Place repose sur un assemblage de matériaux conservant l'empreinte de leur parcours passé. La dégradation est acceptée dès la mise en œuvre en se démarquant de la recherche illusoire d'une perfection définitive qui élimine la prise en compte des usages à-venir. L'utilisation du rebut dans la construction peut amener à considérer cette ressource proliférante comme l'élément de base d'une architecture vernaculaire urbaine (4) (Huygen, 2008, p. 36).

De par ce positionnement, les matériaux de réemploi offrent des points de repères et des prises qui contrastent avec la neutralité des espaces qui sont habituellement attribués aux usagers des centres d'hébergement. Pour les travailleurs sociaux, il est difficile de rendre crédible l'idée d'un habitat convenable en proposant des cabines de chantier impersonnelles et inadaptées. En tenant compte de l'histoire des matériaux, l'expérimentation menée sur la Place contribue à l'élaboration d'une culture constructive commune aux différents acteurs du lieu. L'enjeu est alors d'adapter les rythmes du chantier en fonction des hébergés, de leurs fragilités et de leurs dépendances physiques et psychologiques, tout en mettant en valeur leurs savoir-faire pratiques, afin de les faire participer activement à la poursuite des travaux sur les containers. **Figure 3 (contextuel)**

Mais après quelques mois de présence sur le terrain, il apparaît que la participation des hébergés reste limitée et loin des objectifs initiaux. A nouveau, peut-on parler de vernaculaire si les usagers ne sont pas les principaux bâtisseurs ? En effet, l'investissement concret des hébergés se

limite à des services ponctuels, toujours à la demande des membres d'*esca*, notamment en raison de leur difficulté à se projeter dans un travail sur le long et même le moyen terme (5). A ce stade du projet, un certain recul s'instaure par rapport à une participation idéalisée, et conduit à imaginer des formes d'interactions plus adaptées, qui prennent appui sur la sensibilité des hébergés à la démarche de récupération. A partir de ce centre d'intérêt commun, des échanges peuvent se développer en parallèle du chantier principal, comme le montre la création d'un établi-atelier. Juxtaposé au container, cet aménagement permet de réaliser des objets à usage personnel en utilisant l'outillage de la structure collective : table basse, étagère, enclos, réparation de muselières... Plus court, mobilisant un intérêt direct où la décision personnelle prime (en opposition à la confrontation des idées), ce type d'initiative valorise les savoir-faire singuliers. Ces actions individuelles favorisent l'imprévu et la construction spontanée du lieu. L'élaboration d'une architecture vernaculaire urbaine à l'usage des personnes en errance s'articule ici non seulement sur l'utilisation de matériaux de réemploi, mais aussi sur la redéfinition de la place de l'architecte dans le processus constructif.

Co-usages, partages, reconquêtes

Au fil de l'année, la volonté initiale d'intégrer la participation des hébergés, qui se rapprochait d'une offre de service empreinte de tout un imaginaire caritatif non objectivé, se transforme progressivement en un devenir-participant au projet de la Place. Cette inversion du rapport de départ se traduit d'abord par le sentiment d'appartenance au lieu et tend de plus en plus vers la construction d'une identité collective. La reconnaissance mutuelle de la diversité des pratiques légitimes sur ce lieu participe au travail de socialisation des hébergés et offre également une autonomie accrue pour *esca*. Ce dernier point se traduit notamment par la création d'un stock de matériaux et d'équipements appartenant à l'association sans rapport direct avec le projet de la Place. Cette réalisation bénéficie du rapport de confiance instauré avec les éducateurs et les hébergés qui se montrent bienveillants à l'égard des activités entreprises.

Des initiatives concurrentes, portées par des groupes ou des individus différents qui ont leurs intérêts propres, reconfigurent ainsi l'ensemble du territoire en multipliant les espaces partagés, en imposant de nouvelles strates sur les objets existants et sur les parcelles vacantes. Dès lors, les aménagements modulables peuvent voir leur emplacement, réel et imaginaire, dériver selon des lignes de fuite constamment redéfinies. L'exemple de la Mobile Box est intéressant à ce titre. Au premier abord, l'apparence massive et compacte du container le range du côté de l'archétype de la grotte et en fait un refuge solide contre les agressions extérieures. Mais le travail de transformation et d'assemblage effectué indique que sa composition d'*ossature+enveloppe* l'apparente à l'archétype de la tente. Si la tente est une figure spatiale d'attaque, un abri minimal qui opère par sa légèreté et sa démontabilité, la grotte est une figure spatiale de défense, un lieu protecteur qui opère grâce à sa densité et sa stabilité (Rollet, 2008, pp. 57-58). Cette ambivalence des potentialités de l'objet container s'adapte à la Place en permettant de tenir compte à la fois des nécessités de l'itinérance de la structure d'accueil et du besoin des hébergés de se réfugier.

De plus, en ne se limitant pas à une architecture purement fonctionnelle associée à la seule notion de refuge, le container peut devenir un lieu d'ancrage autour duquel des besoins et des aménagements vont pouvoir émerger de manière concentrique, pour investir progressivement les espaces vacants. Symboliquement, les hébergés ont été les premiers à s'inscrire dans cette logique en érigeant un totem aux couleurs guerrières au centre de la Place, marquant ainsi une première phase de reconquête, initiative poursuivie par la mise en place d'une terrasse et d'un potager. Cette architecture qui se modifie au fil des réassemblages successifs tend ainsi vers le non-fini et sort d'une logique de livraison pour l'ancrer dans un processus vivant (6) (Bouchain, 2006, p.32). Elle correspond au projet éducatif de la Place qui se base sur une volonté d'expérimenter de nouvelles formes du travail social, en posant comme principe l'accueil sans condition et en privilégiant la socialisation progressive. Les dimensions démontables et mobiles facilitent le jeu de recomposition des territoires, rendant possible la création de nouveaux équilibres au point de convergence des deux projets, architectural et éducatif. Le rapport social habituel à l'intérieur des centres d'accueil

entre les hébergés et les intervenants, reste le plus souvent cantonné à une forme d'assistance excluant une réelle réciprocité. Au contraire, l'usage partagé implique un véritable échange qui doit tenir compte des intérêts parfois divergents, des souffrances personnelles et des désirs singuliers (7) (Declerck, 2001, p. 323).

Lieu de relégation et d'expérimentation, la Place témoigne de la précarité telle qu'elle est instituée et vécue dans notre société, révélant à la fois ses potentialités destructrices et créatrices. Aujourd'hui, il devient possible d'imaginer une itinérance du centre de stabilisation qui prenne en compte l'ensemble des participants au projet et plus seulement la seule équipe éducative accompagnant les personnes en errance. Une sorte de modèle pourrait alors se dégager de cette expérimentation toujours en cours. Une construction complexe comme la Mobile Box sert de fil conducteur : elle est difficilement l'objet d'une participation directe mais elle devient le support ou le prétexte d'initiatives individuelles. Imposant une présence régulière qui n'est pas nécessairement permanente, elle s'inscrit dans le temps long et rend possible l'émergence de nouveaux désirs et de nouvelles appartenances. En marge des pratiques dominantes, sans être en rupture pour autant, les architectes d'*esca* et les travailleurs sociaux de la Place s'inscrivent de ce fait dans la lutte pour la redéfinition des pratiques légitimes de leur métier respectif.

Révlant la complexité des processus d'appropriation de l'espace, l'évolution du lieu donne une idée des difficultés et des richesses liées à la recherche d'une architecture vernaculaire urbaine contemporaine, radicalisées du fait qu'il s'agit dans ce cas d'hébergés et non d'habitants (8). Son architecture mouvante, qui retraduit dans ses formes *l'état des lieux*, autorise une prise en compte des nouvelles aspirations des hébergés, à mesure que leurs angoisses les plus violentes s'atténuent et qu'ils deviennent enclins à poser un nouveau regard sur leur mode d'habiter. Sans idéaliser ces micro-appropriations, il semble qu'elles offrent des prises aux différents acteurs de la Place pour accompagner les hébergés vers un plus grand confort psychique et matériel, en renforçant leur emprise sur le lieu. Par opposition aux utopies essentiellement irréalisables, la Place apparaît dès lors comme une hétérotopie (9) (Foucault, 1984, p. 47), temps indéfini pris entre le moment de la destruction des usines et celui d'une reconstruction immanquablement à venir, discontinuité dans le tissu urbain appelée à cicatriser, occasion d'expérimentations et d'alliances de circonstances entre des groupes aux intérêts distincts mais convergents.

NOTES :

(1) Plus que vers le respect des trois piliers du développement durable, la démarche de l'association serait de tendre vers une perspective *écosophique*, à la croisée des trois écologies, mentale, sociale et environnementale. (Guattari, 1989)

(2) Cette proposition est issue d'une réflexion plus globale portée par l'ENSAG, le laboratoire CRAterre, les Grands Ateliers de l'Isle d'Abeau, et les agences d'architecture Equilibre, Letiec+Misse et CJMX.

(3) On peut reprendre ici le questionnement développé par Luc Levesque : « Alors que le terme « vague » se lie aux flux, à l'indéterminé et au vide, le « terrain » se réfère plutôt quand à lui, à l'idée de limite et de support d'appropriation. Nomadisme et sédentarité sont ici noués dans une même expression. Peut-on préserver cette coexistence inusitée sans la réduire à l'un ou l'autre des termes ? ». (Levesque L., 1999, p. 49)

(4) Prenant en compte cette prolifération, Jean-Marc Huygen propose une cinquième famille de matériaux qu'il distingue de celle des matériaux composites : « Les matériaux de réemploi n'existent pas comme le résultat d'un projet humain, d'une volonté humaine de l'élaborer en tant que matériaux : ils sont là, dans leur état de désuétude et à notre disposition, élaborés par un processus naturel et sans projet, sans finalité » (Huygen J.-M., 2008, p. 37)

(5) Pour autant il faut souligner une évolution importante. Concomitant à la transformation de sa mission, de centre d'accueil d'hiver à centre de stabilisation, le changement de dénomination du lieu traduit lui aussi une forme d'ancrage pour les éducateurs et les hébergés : le Passage est devenu la Place.

(6) « Une architecture pérenne a plus de risques d'être morte qu'une architecture éphémère, de la même façon qu'un sédentaire a plus de risques de se scléroser qu'un nomade [...] sans la transformation des choses, il n'y a pas de vie en architecture, ni de vie tout court. » (Bouchain, P., p.32)

(7) « Il est en filigrane de ces discours insidieux, de cet humanisme apparent, une volonté totalitaire inconsciente de réduire les différences des hommes – que sont leurs souffrances et donc leur dignité – un inquiétant taylorisme d'une production de masse de citoyens que plus rien ne distingueraient les uns des autres. Asymptote de la normopathie. » (Declerck P., 2001, p. 323)

(8) On peut tenter un parallèle stimulant avec le projet ECObox mené récemment par le collectif *aaa* dans le quartier de la Chapelle à Paris. (Petcou C. et Petrescu D., 2005, pp. 76-87)

(9) Définie par Michel Foucault comme un « des lieux qui ont dessinés dans l'institution même de la société [...] des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. » (Foucault M., 1984, p. 47)

BIBLIOGRAPHIE :

- BOUCHAIN P., (dir.), (2006) *Construire autrement. Comment faire ?*, Arles, Actes Sud
- DECLERCK P., (2001), *Les naufragés. Avec les clochards de Paris*, Paris, Plon
- FOUCAULT M., *Dits et écrits 1984*, « Des espaces autres » (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, octobre 1967, pp. 46-49
- GUATTARI F., (1989), *Les trois écologies*, Paris, Galilée
- HUYGEN J.-M., (2008), *La poubelle et l'architecte. Vers le réemploi des matériaux*, Arles, Actes Sud
- LEVESQUE L., (1999), « Montréal, l'informe urbanité des terrains vagues » in *Les Annales de la recherche urbaine*, n° 85
- PETCOU C., PETRESCU D., (2005), « Au rez-de-chaussée de la ville » in *Multitudes*, n° 20, pp. 76-87
- ROLLET P., (2008), « Béton, architecture de la masse », in *L'esprit des matériaux. Architecture et philosophie*, n°1, pp. 54-59

TABLE DES FIGURES :

- Figure 1 : *Aménagement de la Mobile Box*, (phot. Nicolas Moiroud) Visuel d'ouverture
- Figure 2 : *Double panorama de la Place été/hiver*, (phot. Nicolas Moiroud et esca) Visuel horizontal
- Figure 3 : *Découpe de matériaux*, (phot. Nicolas Moiroud) Visuel contextuel
- Figure 4 : *Pas de porte*, (phot. Antoine Hallé) Visuel de fermeture

Figure 4 (fermeture)